

fantastique express. Il arriva sans accident jusqu'à la portière, souleva le loquet du bas, fit jouer le bouton de la serrure et entra. Ce fut une lutte nouvelle qui s'engagea, d'autant plus redoutable que c'étaient deux hommes qui se trouvaient aux prises. Malheureusement, Henri était blessé ; il portait le bras en écharpe. Reconnaisant bientôt qu'il n'était pas en état de soutenir d'une main le choc de son adversaire, il sortit son bras malade. Au premier effort, la blessure se rouvrit. Il sentit couler le sang.

N'importe ! il luttait et luttait bien.

Ses amis le suivaient du regard. Penchés à la portière, de chaque côté du wagon, ils ébranlaient vainement les airs de toute la puissance de leurs poumons.

Le train n'entendait pas. Le train suivait sa ligne inexorable, engin formidable lancé dans l'espace comme un long boulet gigantesque, et dont aucun obstacle ne pouvait arrêter l'impétueuse trajectoire.

Henri et Victor se tenaient au collet, se bousculant affreusement, se déchirant encore aux morceaux de glace aigus et tranchants qui se dressaient debout dans leur cadre de bois.

Renée, presque insensible, ensanglantée, demeurait paralysée de terreur. Le combat interminable ne finirait donc pas !

Depuis plus d'un quart d'heure déjà Henri et Fournier bizarrement secoués par les cahots, se roulaient l'un sur l'autre dans une hideuse étreinte. L'issue du combat n'était pas douteuse : Henri, blessé, devait finir par succomber. . . . En effet, Henri perdait beaucoup de sang et se sentait faiblir. Soudain, un coup de sifflet strident déchira les airs ! C'était la locomotive qui approchait de Compiègne et qui signalait l'arrivée du train. En même temps, le mécanicien ralentissait sa marche. Au bout de quelques minutes, les voyageurs finirent par entendre les cris que poussaient sans cesse Leblanc Monestier, Marnette, Henriette, l'agent et le gendarme.

Comme si Fournier avait deviné qu'on allait porter secours à ses victimes, il se précipita sur elles avec une frénésie nouvelle, renversa Henri sur le tapis et tenta de l'étrangler. Renversée également par le choc, Renée labourait avec ses ongles le visage de Fournier, qui se détournait en vain pour lui échapper.

Enfin le train s'arrêta !

On courut au compartiment dans lequel se jouait cette épouvantable tragédie. On escalada le wagon, on se jeta sur le fou, qu'on précipita sur la voie et sur lequel dix mains vigoureuses s'abattirent à la fois.

Renée était évanouie. Ses épaules, ses bras, ses mains, maculés de déchirures, de sang, de meurtrissures, semblaient n'être qu'une plaie.

On la transporta dans le bureau du chef de gare pour lui donner les premiers soins, en attendant l'arrivée du médecin qu'on envoya chercher.

Quant à Henri, il était à peu près sans connaissance. Ses vêtements étaient en loques ; sa chemise, ses mains, sa figure étaient rouges du sang qu'il avait perdu. On le soutint et on le conduisit dans le cabinet du commissaire de surveillance.

A part quelques coupures et les égratignures qui lui labouraient le visage, Fournier n'avait rien. Sa fureur ne s'était pas calmée. Il fallut réquisitionner deux autres gendarmes, l'entourer de cordes, pour le réduire à l'impuissance et le hisser en wagon.

Ce fut parmi les voyageurs une panique dont on ne se fait pas d'idée.

On interrogea le mécanicien. Il n'avait rien entendu ! Le chef de train n'avait rien entendu non plus !! A quoi servait donc cette sonnette d'alarme ? Était-elle même d'un maniement facile, puisque Renée n'avait pas pu s'en servir ?

L'indignation était générale. Les protestations surgissaient de toutes parts.

Ainsi on pouvait être impunément assassiné ! Ainsi on pouvait soutenir, pendant trois quarts d'heure, une lutte de ce genre, sans qu'il y eût moyen de porter secours aux victimes, d'entendre leurs appels désespérés ? Et c'est en présence d'accidents si terribles que les chemins de fer persistent à enfermer dans des boîtes isolées leurs voyageurs ! Et l'on s'entête à n'établir entre les wagons, entre les compartiments, aucune communication ! Et nous sommes un peuple de lumière, des pionniers de la civilisation, des sentinelles du progrès !

Quand à la catastrophe à laquelle Renée et Henri avaient failli succomber, qui sait ce qui serait advenu, si le trajet entre les deux gares d'arrêt avait duré seulement dix minutes de plus ? . . . . .

Fort heureusement, de même que l'agent de police et le gendarme qui étaient tombés